

FAMILIARITÉ/ VS/ DÉPAYSEMENT: UNE ÉPREUVE POUR LE TRADUCTEUR DE LITTÉRATURE¹

La prémisse implicite, formulée ici explicitement, car, de temps en temps j'éprouve le besoin de le rappeler explicitement –par laquelle je commence tout commentaire sur la traduction, c'est que le traducteur, dans le processus de sa pratique traductive, devient nécessairement le théoricien de son propre acte de traduction. Autrement dit, graduellement, par son action répétée de traduire, peu à peu, il perd son « innocence » originaire, au fur et à mesure qu'il s'approprie un certain « savoir » en devenant conscient de ce qu'il fait.

À force de travailler, il se rendra compte qu'avec chaque mot traduit il doit faire une option, mais aussi que cette suite d'options qui portent apparemment sur des détails, s'inscrivent au moins dans deux grands types, *l'option de diriger le texte traduit vers le lecteur ou celle de diriger le lecteur vers le texte traduit.*

Qu'est-ce que cela signifie dans des termes plus clairs ? Diriger le texte traduit vers le lecteur, sans faire proprement-dit une « adaptation » (forme radicale de mouvement du texte traduit vers le lecteur) constitue pourtant une sorte de modulation, d'apprivoisement vers une familiarité. Le lecteur – se dit, implicitement, un traducteur qui opte pour une telle solution – doit être ménagé, son contact avec le texte (traduit) ne doit pas être choquant, mais il doit retrouver dans ce texte au moins quelques repères qui lui soient très familiers. Au niveau mental, il ne doit pas se sentir trop dépaycé quand il parcourt un texte qui l'introduit dans un espace culturel différent du sien, parfois très différent. Pour lui offrir ce confort de familiarité avec son nouvel espace culturel, le traducteur recourt, plus ou moins consciemment, à certaines stratégies qui visent, toutes, le rapprochement entre les deux espaces, le lecteur restant théoriquement immobile, le nouvel espace culturel dirigé vers lui étant le seul élément mobile. La formule modérée – la plus courante – opère surtout au niveau lexical, de la manière la plus directe, la plus simple : généralement on évite (je me rapporte ici au texte littéraire), de toutes forces, les néologismes, notamment les plus rares, mais non seulement et on utilise des synonymes recherchés dans un registre un peu désuet, registre qui, on ne sait pas pourquoi, semble être pour beaucoup de traducteurs plus « roumain ». La plupart des néologismes du roumain étant d'origine latine (entrés surtout par le biais du français), le traducteur se situera, pas à pas, dans une atmosphère slavissante. Par exemple, entre « nădejde » et « speranță » [espoir], il préfèrerapresque toujours le premier terme (sur ce modèle nous pourrions continuer avec des exemplesà l'infini). Mais, il y a aussi d'autres situations, encore plus

¹ Irina Mavrodin, « Autorul și traducătorul său », in *Despre traducere : literal și în toate sensurile*, Editura Fundației Scrisul Românesc, Craiova, 2006, pp. 26-28.

concluantes, peut-être entre « pădure » et « codru » [forêt], il choisira « codru » (j'appuie mes affirmations sur de nombreuses confrontations des textes traduits, avec l'original, des textes traduits de nombreux types de traducteurs parmi lesquels par nombreux écrivains), avec le sentiment – que lui donne toute une littérature folklorique etc. – que, en optant pour « codru », son roumain est plus « propre » et en même temps plus « colorié », mais aussi avec l'inconsciente/ consciente idée que le terme « codru » est plus fortement connoté comme espace familier pour un lecteur roumain. Un autre exemple, avec une solution plus difficile, parce que, comme beaucoup de termes, celui auquel nous ferons référence appartient à l'espace orthodoxe, désignant une réalité spécifiquement orthodoxe, mais étant aussi fortement connoté d'une charge « roumanisée » : la traduction du mot « prieur » par « stare² » (et ici les exemples peuvent être multipliés, le domaine « ecclésiastique », orthodoxie/ vs/ catholicisme étant une pierre de touche pour le traducteur et une épreuve en ce qui concerne sa position vis-à-vis de ces deux options indiquées ci-dessus).

L'autre position: diriger le lecteur *vers* le texte traduit suppose une conception pratiquement opposée, parce que celle-ci n'envisage pas seulement d'offrir au lecteur le confort d'une familiarité avec l'espace culturel d'où vient le texte traduit, mais aussi de maintenir un dépaysement, une différence, même une étrangeté. Et cela pour éviter justement d'utiliser, dans le texte traduit, toute connotation qui enverrait à l'espace culturel d'origine, dont le brouillage se produit de toute façon, à travers la langue-même – celle-ci ayant une structure spécifique – dans laquelle le texte est traduit. Il faut, par conséquent, limiter autant que possible la connotation « roumanisante » à la matière linguistique elle-même avec laquelle le traducteur opère (non pas le terme « codru », mais « pădure » etc.).

Ce dépaysement peut conquérir des zones de plus en plus larges et profondes, en envahissant le tissu synthétique même du texte. Un exemple important me semble être le texte proustien, qui contraint la phrase roumaine à un certain ordre étranger des mots, labyrinthique, difficile à assumer pour le lecteur roumain. Mais n'oublions pas que Proust lui-même avait choqué son lecteur, en violentant la syntaxe du français, effet qui doit être gardé en roumain. Le traducteur qui est resté sur la première option, essaiera de simplifier la phrase, d'en faciliter la lecture, de le ramener aux structures qui sont familières au lecteur roumain. Erreur fondamentale qui a été déjà faite dans l'ancienne traduction (Radu et Eugenia Cioculescu), une erreur explicable peut-être par le fait que, il y a plus de soixante ans lorsque cette traduction a été faite, la conception dominante était celle qui tendait vers l'adaptation – plus ou

² Mot d'origine slave qui désigne la personne (abbé ou abbess) qui conduit un monastère et a aussi des attributions administratives, conformément au Dictionnaire Explicatif de la Langue Roumaine [N.T.].

moins décidée –du texte originaire aux exigences de l’imaginaire caractéristique dans l’espace « cible ».

(Traduit du roumain par Ionela-Gabriela ARGANISCIUC et Anamaria MUNTEANU)

V. CHRONIQUES ET COMPTES RENDUS